

## Etat présent des études gidiennes

Ici, à Hiroshima, sur cette terre japonaise où je viens pour la première fois, c'est naturellement avec un plaisir tout particulier que je me reporte au temps de ma jeunesse étudiant, au milieu des années 50, lorsque au Quartier Latin nous découvrions avec passion le cinéma japonais et voulions voir tous les films possibles de Kurosawa, de Mizoguchi, de Ozu, etc... C'est plus tard que j'ai commencé à lire les grands romanciers de votre pays : Tanizaki, Mishima, Kawabata, etc... Et je crois que mon expérience personnelle, l'histoire de ma découverte du cinéma et de la littérature japonais n'a rien d'original et est au contraire assez représentative de l'attention et de l'admiration du public français pour la création artistique japonaise — depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Mais je sais que la culture française, et en particulier la littérature française, est depuis sensiblement plus longtemps fort bien connue ici. S'agissant de Gide, le Japon est, avec l'Allemagne et les États de langue anglaise, un des pays où le plus grand nombre de ses œuvres ont été traduites, et ce depuis plus de soixante ans ; et c'est le seul qui se soit offert cinq ou six éditions de ses *Œuvres complètes*, chez des éditeurs et avec des traducteurs différents ! alors qu'il n'en existe qu'une seule en France, parue avant la guerre et au demeurant fort incomplète... Enfin, des deux seuls films qui aient jamais été tirés de livres de Gide, tous deux d'ailleurs adaptant *La Symphonie pastorale*, l'un est une œuvre japonaise — que je n'ai malheureusement jamais pu voir.

Un ami qui avait vécu de nombreuses années à Tokyo et qui connaissait très bien, je crois, votre pays, m'assura d'ailleurs jadis que la *Symphonie* était ici le type de livres qu'on offrait aux jeunes filles en âge de se marier... Il ne m'a jamais dit pourquoi, et j'aimerais bien savoir si c'est vrai ! — Car Gide est vraiment un écrivain *très français*, en qui s'incarnent des valeurs (morales et littéraires) qui ne me semblent pas être

celles que privilégient les civilisations extrême-orientales : le doute, l'inquiétude, la contradiction, la subversion... Est-ce en dépit de cela, ou à cause de cela précisément, que Gide est si présent ici, au Japon comme je le savais depuis longtemps, et en Corée comme je viens de le constater ?

Bref, ici comme dans tous les pays économiquement, socialement et culturellement avancés, l'œuvre de Gide paraît donc bien jouir d'une diffusion et d'un rayonnement à la mesure de celui qui demeure un des écrivains les plus importants de la littérature française. Ce que je vais tenter maintenant, c'est un bref panorama de ce qui manifeste aujourd'hui cette présence, en France bien sûr mais aussi dans de nombreux autres pays. — Il se trouve que, cédant à une manie paraît-il assez spécifiquement française, j'ai créé voilà vingt-cinq ans l'*Association des Amis d'André Gide*, qui vise comme toutes les sociétés similaires à réaliser ou encourager tout ce qui peut (notamment les publications) favoriser la connaissance et l'étude de l'œuvre et de la figure de notre auteur. Elle a réuni jusqu'à ce jour près de 1500 membres, originaires majoritairement des pays francophones certes, mais aussi de plus de quarante pays, dans les cinq continents ; ses deux périodiques, un *bulletin* trimestriel et des *cahiers* annuels, constituent aujourd'hui une masse de quelque 25 000 pages. Je ne suis pas en train de faire de la publicité ; je ne fais état de ces chiffres que pour : 1° vous livrer un signe évident du rayonnement incontestable de Gide aujourd'hui, et 2° expliquer le fait qu'il ne se passe pas de semaine que je ne reçoive, de tous les points de la planète (soyons honnête : il y a un continent qui, depuis toujours, reste presque muet, et je ne sais pas pourquoi : l'Amérique du Sud...), un livre, une revue, un article, l'annonce d'un colloque ou d'une exposition entièrement ou partiellement consacrés à Gide, ou une nouvelle traduction d'une de ses œuvres. N'étant malheureusement pas très polyglotte, je ne peux pas tout lire, mais enfin cela m'aide à prendre cette vue panoramique dont je vous parlais...

Bientôt quarante-trois ans depuis la mort de Gide, le 19 février 1951... D'abord, qu'avons-nous pu lire de lui de nouveau, d'*inédit* ? Peu de chose : à la fois très impatient de

publier et très méfiant envers ceux qui pourraient s'occuper de ses publications posthumes, il n'avait rien gardé d'important dans ses tiroirs. Depuis 1951, on n'a retrouvé que quelques courts textes, dont la plupart ont plus un intérêt documentaire ou biographique qu'une vraie valeur littéraire. Deux exceptions pourtant : les *Conseils au jeune écrivain*, révélés dès 1956 par *La Nouvelle Revue Française*, qui résumant bien sa conception et sa morale de la littérature, — et un court texte d'une quinzaine de pages, très curieux, très réussi, datant des années 20 ou 30, dont le manuscrit a récemment réapparu et qui sera publié le mois prochain \* : *Le Grincheux*, sorte de portrait très aigu d'un personnage qui apparaîtra, je crois, comme l'un des plus caractéristiques de toute la galerie gidienne... Cela dit, je pense que nous n'avons désormais plus à attendre de grande découverte.

En revanche, le domaine qui s'est immensément étendu et qui va continuer à être mis au jour — et la tâche des chercheurs, des éditeurs, reste considérable —, c'est celui de la *correspondance* de Gide. Il faut savoir que, s'il n'est sans doute pas l'auteur des plus « belles » lettres (celles de Roger Martin du Gard, par exemple, sont souvent beaucoup plus riches, de véritables morceaux d'anthologie), il est certainement l'épistolier le plus fécond de son siècle, et peut-être de toute l'histoire littéraire française ; depuis déjà longtemps, je m'emploie à inventorier toutes les pièces connues, publiées ou encore inédites, qui constituent ce qu'on appelle sa « correspondance générale » : s'étendant sur quelque soixante ans, cela représente à ce jour 25 000 lettres, échangées avec plus de 2 000 correspondants différents — c'est-à-dire, d'ores et déjà, beaucoup plus que les fameux monuments épistolaires « records » que sont la correspondance de Voltaire ou celle de George Sand ! Ces cinq dernières années ont vu paraître de gros, très gros volumes : la correspondance du jeune André avec sa Mère (1988) — couvrant la période capitale de ses débuts littéraires et de ses premiers voyages initiatiques en

---

\* Le petit livre est paru en décembre 1993, aux Éditions Fata Morgana (Fontfroide-le-Haut, 34980 Saint-Clément). Un excellent compte rendu en a été donné dans le *Bulletin des Amis d'André Gide* (n° 102, avril 1994, pp. 331-4).

Afrique du Nord, — ses longs échanges avec des amis écrivains très proches qui ont aussi été avec lui les fondateurs de la NRF : André Ruyters (1990), Jacques Copeau (1992) et, tout récemment (juin 1993), Jean Schlumberger. Seront bientôt éditées les correspondances de sa jeunesse avec les poètes Henri de Régnier et Pierre Louÿs, puis avec celui qui fut le directeur de *La Nouvelle Revue Française* de 1919 à 1925, Jacques Rivière. Pierre après pierre, donc, le monument s'édifie, dont Gide avait lui-même jeté les bases en permettant, dès avant sa mort, la publication de ses correspondances avec Francis Jammes et avec Paul Claudel ; la pyramide s'élève, mais on est encore loin du faîte, et pour le travail qui reste à faire les candidats éditeurs n'ont que l'embarras du choix. Je reviendrai d'ailleurs tout à l'heure sur l'importance, ou plus exactement sur la fonction, la signification de ce secteur des études gidiennes.

Les témoignages de personnes ayant connu Gide de façon plus ou moins intime avaient naturellement été fort nombreux dans les années qui suivirent sa disparition. Ce genre de livres ou d'articles se font beaucoup plus rares, maintenant que quarante ans ont passé : les témoins meurent eux aussi, et la plupart ont livré leurs souvenirs. Rien d'important à signaler, donc, depuis la publication, voilà vingt ans, des fameux *Cahiers de la petite Dame* — immédiatement célèbres car ce journal de Maria van Rysselberghe, qui fut l'amie la plus proche de Gide et sa voisine de palier, et qui décida, le 11 novembre 1918 (elle poursuivit sans faille jusqu'au lendemain des obsèques de l'écrivain), de consigner au jour le jour tout ce qu'elle pouvait recueillir des propos, des pensées et des actes de Gide : son entourage, la genèse de ses œuvres, ses prises de position, sa vie intime..., ce journal, donc, par son ampleur (près de deux mille pages en quatre tomes épais) mais aussi par l'acuité d'observation, la rigueur dans l'expression et une lucidité intellectuelle et affective sans complaisance, est non seulement une œuvre d'écrivain, mais un événement sans équivalent dans l'histoire des lettres, bien supérieur à ce que furent les ouvrages de Boswell sur Johnson ou d'Eckermann sur Goethe, auxquels on l'a comparé. N'espérons certes pas la révélation d'au-

tres écrits de cette importance ! Mais sans doute se cache-t-il encore, çà et là dans des archives privées, des souvenirs ou des journaux rédigés par des témoins, dont la mise au jour pourra compléter notre connaissance de la figure de Gide...

Venons-en aux études proprement dites de critique littéraire. Un domaine intéressant et qui n'a encore été que très partiellement défriché est celui des études de *réception* : un de mes étudiants coréens, M. Kim Jung-Gon, soutiendra très prochainement une thèse sur la réception de Gide en Corée ; un « Gide en Pologne » a été fait il y a quelques années par un universitaire de Lodz, M. Milecki (dont je viens d'apprendre la mort accidentelle) ; deux ou trois autres études analogues ont été amorcées mais, par exemple, si nous disposons d'excellentes et exhaustives bibliographies d'André Gide en Italie (par M. Fongaro) et en Allemagne (par M. Pistorius), aucune *étude* n'en existe encore ; et pas de synthèse sur la réception de Gide en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis, au Canada, ou au Japon (j'en suis moins sûr pour votre pays ?). Nous touchons d'ailleurs là aux études *comparatistes*, qui restent rares elles aussi (sans doute parce que la comparaison entre des écrivains de nations et de cultures différentes est toujours très délicate et verse facilement dans la gratuité ?).

Autre secteur d'études, très vaste et où presque tout reste à faire : celui des *éditions critiques*. Y a-t-il pourtant un meilleur moyen de servir une œuvre que de l'*éditer* dans le moindre détail de sa genèse et avec tous les éclairages possibles ? Trois ouvrages seulement ont paru, à ma connaissance : les éditions critiques et commentées du *Traité du Narcisse*, de *La Symphonie pastorale* et, l'an dernier, excellentement réalisée par un Japonais, M. Yoshii <sup>\*</sup>, celle du *Retour de l'Enfant prodigue*. Que je sache, seule l'édition critique des *Caves du Vatican* est, en principe, actuellement en chantier, préparée par un collègue de l'université de Caen, M. Alain Goulet, qui publia jadis sur les *Caves* une « étude méthodologique » qui reste le meilleur livre qui ait été consacré à une œuvre particulière de Gide... Or beaucoup de manuscrits existent et sont accessibles dans des

---

\* M. Yoshii enseigne maintenant à l'Université de Fukuoka.

bibliothèques publiques ou des collections privées : j'espère que de jeunes chercheurs, d'ici ou d'ailleurs, se lanceront bientôt dans cette belle aventure qui consiste, au moyen de recherches et de questionnements très diversifiés et en utilisant toutes les méthodes d'approche critique, à percer à jour ou du moins à cerner le mystère d'un parcours créateur.

Quant aux autres études publiées dans la période récente — disons la dernière décennie —, si pour l'instant je réserve les ouvrages à objet biographique ou historique, elles ont un caractère qui depuis longtemps m'intrigue et auquel je ne vois pas vraiment d'explication. Force est de constater en effet que, à la différence d'une Proust ou d'un Valéry, par exemple (pour prendre des contemporains exacts de Gide, et de stature comparable), qui depuis longtemps inspirent les ténors et les tenants de la « nouvelle critique », de tous les courants théoriques les plus modernes qui ont prétendu révolutionner la lecture littéraire, — eh bien ! Gide n'a été que très timidement passé au crible de ces nouvelles grilles interprétatives. À l'exception de quelques articles, surtout américains, du livre (1985) brillant (mais très contestable) d'Éric Marty (l'éditeur actuel des *Œuvres complètes* de Roland Barthes) sur l'écriture du *Journal* de Gide, et de la belle thèse de Pierre Masson sur *Gide, voyage et écriture* (1983), d'inspiration structuraliste mais en évitant le jargon de l'école, l'immense majorité des études gidennes relève de l'étude thématique, souvent appuyée sur les instruments de la psychanalyse, voire un peu de la socio-analyse (dans le livre important d'Alain Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, 1986). Bien que, personnellement, je l'avoue, les productions de la critique sémiotique ou narratologique, entre autres, m'aient souvent laissé perplexe et déçu, je n'en souhaite pas moins ardemment que l'œuvre que les œuvres de Gide soient soumises, avec toute l'ampleur et la compétence scientifique possibles, à ces éclairages.

Reste donc, pour l'heure, que comme je l'indiquais la plupart des livres sur Gide (et cela dès l'origine, c'est-à-dire les quelque 450 livres qui lui ont été entièrement consacrés, en diverses langues, depuis 1918) relèvent de la biographie, au sens large du mot. Le chef-d'œuvre en demeurant, bien sûr, le

monument que Jean Delay a élevé il y a plus de trente-cinq ans (1956-57) à *La Jeunesse d'André Gide* (jusqu'à sa vingt-cinquième année) et qui est, d'ailleurs, plus exactement une *psychobiographie*, le terme créé et défini par lui ayant fait fortune depuis. Chef-d'œuvre incontestable, oui, un des maîtres-livres de la critique française, — alors que, par exemple, les deux derniers ouvrages parus, une prétendue biographie complète écrite à la va-vite et avec une étrange antipathie pour son sujet par un journaliste, M. Deschodt (1991), et une niaise hagiographie de *Madeleine Gide* (par Sarah Ausseil, 1993), sont non moins incontestablement parmi les plus mauvais, les plus négligeables numéros de la bibliographie gidienne : ces livres de plus de 300 pages n'ont d'intérêt que d'être un signe probant d'une attente du public que perçoivent très bien les éditeurs commerciaux.

Parlons donc un peu de l'importance de cette exploration biographique, ce qui nous ramène à celle des correspondances, un des documents majeurs évidemment pour le biographe ou le psychobiographe. Jusqu'à ce jour, les tentatives d'écrire une *Vie d'André Gide* complète ont soit avorté (le premier tome de celle de Pierre de Boisdeffre, 1971, n'a jamais eu de suite), soit se sont soldées par des livres trop courts (dans les deux sens du mot) et décevants. Principalement parce que les recherches préalables étaient encore insuffisantes. Mais après le livre de Jean Delay pour les années 1869-1895, celui où j'ai tenté en 600 pages une résurrection intégrale des sept années suivantes (1977 — pardonnez-moi de me citer !), et la somme qu'Auguste Anglès a consacrée (1978-86, 3 vol., les deux derniers posthumes) à *André Gide et le premier groupe de la NRF* jusqu'en 1914, on connaît maintenant très bien les quarante-cinq premières années de la vie de Gide (et pour les trente-cinq dernières les zones d'ombre sont relativement rares).

On la connaît maintenant bien, cette longue existence d'écrivain, comme on connaît bien celle de tant d'autres hommes célèbres, écrivains ou autres. Mais pourquoi est-ce si *important* de la connaître bien, dans le cas de Gide, beaucoup plus important que lorsqu'il s'agit de lire et de comprendre Proust, Balzac ou Corneille ? En France (je ne sais pas ce qu'il

en est ici, chez vous), la mode a été pendant une trentaine d'années, sous le terrorisme ambiant du formalisme, au décri de tout ce qui était biographie d'artistes ; on s'appuyait sur les grossiers contre-sens du *Contre Sainte-Beuve* de Proust\* ou sur les excès des épigones de Gustave Lanson, pour dénier tout intérêt à la connaissance de la vie d'un artiste, de son enfance, de l'histoire de ses inspirations et de ses aspirations, de ses rencontres et de ses choix d'existence. On en revient aujourd'hui, la mode (excessive elle aussi, bien entendu) étant au contraire aux mémoires, aux journaux intimes, aux documents bruts, au « vécu » comme disent les psychologues ; les librairies en sont pleines... Dans le même sens, le « nouveau roman », laboratoire d'expériences et de recherches théoriques, qui a fait les choux gras des universités américaines mais avait provoqué un triste divorce entre la littérature vivante et le public, le vrai public qui lit, ce type de roman ne fait plus recette et on assiste à un retour en force du romanesque le plus traditionnel, foisonnant de vie et d'aventure mais sans souci d'innovation esthétique (en apparence du moins). Je ne m'en réjouis pas sans réserve, mais pourquoi cela me paraît-il heureux pour les études gidiennes ?

C'est que, à mes yeux (et c'est ce qui fait de lui une personnalité, je ne dirais peut-être pas unique, mais assez singulière et exceptionnelle), Gide est beaucoup plus que l'auteur de telle ou telle œuvre belle en soi ; c'est une *figure*, une totalité où se trouvent indissociables, parce que vécus sur le même plan, la création littéraire, « l'œuvre » au sens traditionnel, mais aussi tous les actes de « la vie » : les amitiés, les conflits, les polémiques, les voyages, les engagements politiques et sociaux, etc. Pourquoi ? Il s'est découvert, dès l'adolescence, un être en qui cohabitaient des sentiments et des aspirations contradictoires ; plus tard, il se plaisait à en trouver l'explication dans la duplicité de ses origines et, observant qu'il était né un 21 novembre, jour où la Terre « *sort de l'influence du Scorpion*

---

\* Entendons-nous : je vise ici surtout les conclusions myopes et péremptoires que beaucoup ont cru devoir tirer de Proust, sans voir que le grand souci de celui-ci était de se cacher lui-même derrière son œuvre et de dissuader le lecteur (les critiques...) d'y découvrir son *secret*, si soi gneusement travesti...



*pour entrer dans celle du Sagittaire »* (cela dit sans « croire beaucoup à l'astrologie », précisait-il), il s'écriait : « *Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit si grand soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions ?* » À son ami le poète Francis Jammes, il écrivait : « *Tu me sais compliqué, né d'un croisement de races, assis à un carrefour de religions, sentant en moi toutes les directions de Normands vers le sud, de Méridionaux vers le nord, portant en moi de si multiples raisons d'être, qu'une seule peut-être me demeure impossible : être simplement.* » Permettez-moi de poursuivre cette dernière citation ; voici ce qu'il en concluait : « *le seul moyen que j'ai d'écrire une œuvre d'art simple est de m'être débarrassé d'abord, dans une autre œuvre, de toute ma complexité.* » Et permettez-moi enfin de vous lire cette phrase extraite du début de *Si le grain ne meurt*, ses mémoires, où il évoque les différences qui opposent ses deux familles, paternelle et maternelle, et leurs deux provinces d'origine, la Normandie et le Languedoc, qui, dit-il, « *conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi* ».

Le drame fondamental d'André Gide est donc celui du choix impossible, ou plutôt du *refus de choisir* : « *La nécessité de l'option, dit Ménelque dans Les Nourritures terrestres, me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas. [...] Choisir, c'était renoncer pour toujours, pour jamais, à tout le reste et la quantité nombreuse de ce reste demeurait préférable à n'importe quelle unité.* » Le problème, au seuil de la vie, fut donc de trouver le moyen de tout choisir à la fois — à la fois ou successivement ; son souci ne pouvait être de cohérence, mais d'orchestration des dissonances, d'intégration des attitudes contradictoires devant la vie. « *Mon esprit est, avant tout, ordonnateur, écrit-il ailleurs. Mais mon cœur souffre de laisser rien à la porte.* »

La création littéraire, celle des personnages les plus divers, qui incarnent et vivent les expériences les plus opposées, per-

met au plan de l'imaginaire de multiplier la vie du créateur, du romancier, de vivre par procuration ce que, pour son propre compte, il n'a pas pu être parce qu'il a choisi d'être *autre*. Et ce qu'on peut ainsi faire simultanément dans l'œuvre d'art, on le fera dans sa vie successivement, sans autre souci de constance, de cohérence que la fidélité à ses désirs, à son besoin d'épanouissement le plus large et le plus riche. Certes, le risque est alors d'apparaître, dans sa vie comme dans son œuvre, aux moralistes comme aux lecteurs, comme un être incohérent, fuyant, manquant d'unité. On l'a sans cesse reproché à Gide, — mais c'est confondre *unité* et *unicité*. Gide n'est ni Alissa ni Michel, ni Lafcadio ni le pasteur de la *Symphonie* : il est tous ces personnages à la fois, dans son imaginaire, potentiellement, il *aurait pu* être pleinement l'un ou l'autre. Il s'est plu à citer cette phrase de son ami le critique Albert Thibaudet : « *Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible, le romancier factice les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le vrai roman est comme une autobiographie du possible.* »

Ainsi s'explique le caractère à la fois de l'œuvre et de la vie de Gide : une œuvre qui offre de multiples facettes inconciliables (on m'a souvent posé la question : « Je ne connais pas Gide : pour le connaître, quel livre [au singulier] de lui faut-il lire ? » Impossible de répondre à pareille demande, alors que pour Proust, évidemment, on ne peut pas hésiter et que pour Mauriac ou Céline on peut répondre aussi bien par un titre ou par un autre ; avec Gide, si je réponds : *La Porte étroite*, c'est comme si je disais que *L'Immoraliste* ou *Les Caves du Vatican* n'étaient pas le « vrai Gide »...) ; et une existence qui, elle aussi, est faite de choix et d'engagements contradictoires ; sur les plan moral, religieux, esthétique, politique... — même si le point commun de toutes ses expériences (comme c'est d'ailleurs le caractère commun des expériences vécues par ses personnages) est d'aboutir à une leçon critique. Et voilà qui explique clairement, je crois, pourquoi réduire Gide à la totalité de ses écrits, de son « œuvre », ce serait le mutiler, ce serait mutiler une *figure* où, sur le même plan et aussi importants, se succèdent, se combinent, se combattent et se modifient mutuel-

lement les livres, les engagements publics ou privés, les polémiques, les amitiés... : de Gide, il faut tout prendre, si l'on veut vraiment *le lire*.

André Malraux, à propos des *Nouvelles Nourritures* de 1935, avait eu ce mot : « *Dès qu'il s'engage, l'écrivain contemporain écrit ses œuvres complètes ; et il n'écrit guère que cela.* » Pour Gide, il faut donner son plein sens à cette formule, et comprendre par « œuvre » tout ce que l'écrivain *fait*, produit : écrits, paroles et actes. Tout fait sens, chaque nouvelle partie de la « figure » refait le sens des autres. C'est d'ailleurs pourquoi le fait que Gide soit mort est quelque chose de très dommageable pour lui... Je ne plaisante pas : je veux dire par là que, mort, il n'est plus, ne peut plus être celui qu'on appela jadis « le Contemporain capital ». Que signifiait cette « contemporanéité » ? Ceci, tout simplement, mais à un degré qui n'a peut-être été égalé, dans l'histoire de nos lettres, que pour deux autres écrivains, Hugo et Sartre : qu'il fut, pour au moins deux générations — disons : entre les deux guerres —, la *référence* obligatoire, naturelle, incontournable ; sur tout ce qui se passait alors en matière d'idées, de littérature, de politique, etc., on attendait, toujours, la réaction, la position de Gide (quitte à s'opposer violemment à lui, mais on se situait par rapport à lui) ; et le plus étrange, en somme, était qu'on le considérât toujours comme *imprévisible* : il était le contemporain *vivant*, l'esprit libre, ni programmé ni déterminé. On demandait un jour au poète Henri Michaux sa définition de la jeunesse : « la jeunesse, répondit-il, c'est quand on ne sait pas encore ce qui va arriver ». Gide, en 1939, était septuagénaire, mais il ne savait toujours pas, il n'avait jamais su ce qui allait arriver avec lui, et les autres, ses contemporains, le savaient encore moins que lui, et ils l'attendaient toujours à chaque tournant. Et Dieu sait qu'il en a pris, des tournants !...

J'ajouterai que sa mort, en mettant le point final à l'aventure de Gide, en la *figeant*, en la fixant pour toujours, l'a doublement desservi : non seulement on ne se demande plus ce qui va arriver avec lui, mais surtout nous croyons *n'avoir plus besoin de lui* : le monde, les mœurs, la littérature, la religion... ont changé, ont évolué, et il se trouve que tous les combats que

Gide a menés, sa vie et son œuvre durant, se sont conclus par des victoires qui, aujourd'hui, sont du domaine commun. Nous n'avons plus besoin que *Les Nourritures terrestres* nous prêchent la libération des corps ; nous n'avons plus besoin que *La Porte étroite* ou *La Symphonie pastorale* critiquent une religion-carcen, dévoyée dans le moralisme, le dogmatisme et le dolorisme ; nous avons plus besoin que la lecture gidienne de Dostoïevski nous ouvre la psychologie des profondeurs ; nous n'avons plus besoin des *Souvenirs de la Cour d'Assises* pour remettre en cause notre système judiciaire ; nous n'avons plus besoin du plaidoyer de *Corydon* pour que les homosexuels ne soient plus traités en parias ; nous n'avons plus besoin du *Voyage au Congo* pour lutter contre le colonialisme ; nous n'avons plus besoin de démasquer le stalinisme avec *Retour de l'URSS* ; nous n'avons plus besoin que *Les Faux-Monnayeurs* subvertissent la notion même du roman. Etc. : nous n'avons plus besoin de tout ça, même si, c'est évident dans la plupart des cas, rien n'est jamais acquis et que les conquêtes sont toujours à refaire ou à compléter. Mais il est non moins évident que Gide paraît dépassé par sa victoire.

J'ai plusieurs fois utilisé le mot d'*expérience*. Je crois en effet que l'œuvre (ou plutôt, encore une fois : la *figure*) d'André Gide est, profondément, une série d'expérimentations critiques ; il a passé son temps et son énergie à s'essayer, comme disait Montaigne, à essayer les différentes « postures » possibles devant la vie, dans son existence personnelle et à travers celle de ses fictions. Maurice Blanchot avait jadis raison d'intituler un de ses pénétrants articles : « André Gide ou la littérature d'expérience ».

C'est aussi pourquoi, j'y reviens, ses correspondances avec des amis nombreux et divers sont si intéressantes et importantes : on le voit, souvent de façon concomitante, adopter un esprit différent, revêtir un visage différent avec chacun d'eux, fût-ce sur les mêmes questions ; il n'est pas le même avec Claudel et avec Martin du Gard, pas le même avec Valéry et avec Ghéon, pas le même avec Suarès et avec Copeau... Nous sommes tous comme ça, direz-vous ? Oui certes, mais pour Gide, vivre une amitié, poursuivre une correspondance,

c'est suivre un chemin particulier, pousser avec et grâce à son correspondant particulier dans un sens qui, sinon, serait resté en germe en lui-même. C'est vivre « par épousailles », ou « par procuration ». « Faire l'amitié », comme il disait, c'est comme faire l'amour, c'est créer quelque chose avec et grâce à l'autre. Aussi bien être épistolier, pour lui, est-ce une démarche aussi créatrice que d'être romancier.

Il y a quelques jours, je devais parler de Gide à des étudiants d'une université de Corée qui se proposaient de débattre de la question du sujet et de l'objet en littérature. Eh bien, l'image de Gide que je viens d'essayer de dessiner montre évidemment dans son œuvre une littérature du sujet, une littérature très subjective, égotiste, de culture du moi (de tous les mois potentiels et possibles). Je noterai toutefois que longtemps, ce qui a frappé les lecteurs de Gide a été son regard tourné vers l'extérieur, vers la vie, le monde, les objets : rappelez-vous seulement les descriptions dont sont pleines *Les Nourritures terrestres* : « *Nathanaël, je te raconterai les plus beaux jardins que j'ai vus* »... Mais... rappelons-nous surtout cette phrase capitalissime du début du Premier Livre : « *Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.* »

Cette maxime inverse radicalement le sens de tous les objets qu'on peut trouver chez Gide. Il est du côté de Proust, nullement de la famille de Robbe-Grillet...

Claude MARTIN

Professeure émérite à l'Université Lumière (Lyon),  
Présidente de l'Association des Amis d'André Gide (Paris).